

Les premières grandes impressions corporelles s'organisent sûrement autour de la sensation d'être contenu dans plus grand que soi, d'être porté par quelqu'un de plus organisé et de plus autonome. Avant de se sentir corps, on doit se sentir inclus dans un corps, tissé par les énergies de ce corps, habité par son souffle et ses rythmes, prolongé vers l'extérieur par ses mouvements. Ces toutes premières inscriptions ne doivent jamais s'effacer totalement. Les séparations successives font un moi, avec son corps propre, qui contient ses organes et son espace intérieur, et pourtant ce corps individué reste un corps relié. C'est là, sans doute, le modèle originaire de notre rapport au cosmos : nous sommes des « petits corps » contenus dans un « grand corps », et constitués des mêmes composants. Sa loi est notre loi, son destin notre destin. Penser les choses ainsi nous relativise et nous grandit à la fois, limite notre incessante revendication d'indépendance, mais donne à notre corps une place éminente. En effet, puisque le cosmos et le corps se contiennent l'un l'autre et se ressemblent, nous pouvons connaître le monde en « regardant à l'intérieur » de notre corps :

Immense autant que l'espace au-dehors,  
est cet espace au sein du cœur,  
c'est là que sont tous les mondes,  
ciel et terre,  
feu et vent,

soleil, étoile, lune et éclairs,  
tout<sup>1</sup>.

Un tel chemin ne mène certes pas à une connaissance rationnelle, objective de l'univers ; il conduit plutôt à une intuition créatrice, à la compréhension intime, « par le cœur », de ce rapport naturel entre le corps et le monde. Or, il arrive, par ce biais, quelque chose de tout à fait nouveau : de contenu qu'il était dans un grand tout, l'homme s'éprouve maintenant comme contenant lui-même le grand tout. Reconnaisant en lui le cosmos, il le retrouve, le redécouvre : comme si l'immensité, venue s'étrangler dans le passage d'une forme personnelle, à nouveau s'épanchait, mais dans une dimension autre, propre à l'homme conscient.

Dans cette opération, l'univers, qui était simplement lui-même, sans intention, reçoit un sens que l'homme lui imprime. Le réel ambigu et fluant devient le signe d'un ordre caché, fait de correspondances. Il devient un macrocosme, un tout organisé par la pensée symbolique. Cette opération n'a, au départ, rien d'intellectuel : nous voyons qu'elle prend son origine dans l'existence corporelle comme condition préalable de tout processus de connaissance. C'est seulement lorsque l'esprit se complexifie et prend son autonomie que le corps peut apparaître comme un ensemble de facultés imparfaites. Mais ce détachement de l'esprit, nécessaire par ailleurs, le prive d'assises, s'il le conduit à refuser la dimension sensible.

Il faut donc toujours en revenir au corps — ou plus exactement à la correspondance symbolique entre le microcosme et le macrocosme — si l'on veut garder les avantages de la libération de l'esprit sans perdre ceux de la liaison à la nature et au sensible. C'est pourquoi la méditation sur les éléments, qui a toujours été l'une des voies royales des sociétés traditionnelles, demeure l'étape première d'une réflexion sur le corps. A elle seule, elle suffirait à faire la matière d'un livre ; il a donc fallu choisir. On a fait la part belle à l'eau : un congrès dans une ville d'eaux est un bon prétexte pour parler de cet élément lié aux commencements de l'univers et de l'individu. Jean Marchal déploie toutes les dimensions du symbolisme de l'eau, en se gardant bien de mentaliser des images qui parlent de fluidité et de genèse. Il convoque souvent l'art religieux, parce qu'il accom-

plit cette symphonie entre le spirituel et le charnel, dont l'équilibre est si délicat qu'il est facilement détruit par une excessive célébration des instincts, ou au contraire par les commentaires desséchants de l'intellect. On remarquera que, s'il est très peu parlé du corps dans cette conférence, l'expérience corporelle est partout présente comme substrat de la culture religieuse. C'est bien à partir du corps que l'on rend à l'Hymne de Pentecôte la fraîcheur de la supplication humaine qui réclame incessamment la régénération de la vie sensible :

Lave ce qui est souillé,  
irrigue ce qui est desséché,  
guéris ce qui est blessé.

François Roux nous convie ensuite à une pérégrination à travers les « grands éléments » : cette expression, empruntée à la tradition indienne, indique qu'il ne s'agit pas ici — ou pas seulement — des éléments physiques, objets d'une investigation scientifique dont l'Inde, comme la Grèce, avait d'ailleurs déjà jeté les bases dans l'Antiquité. Il s'agit plutôt des éléments symboliques, de la quintessence de leurs qualités qui, sous des aspects différents, se retrouvent aussi bien dans le macrocosme que dans le microcosme. Un aspect extrêmement intéressant de ce parcours à travers la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther, c'est justement son caractère de parcours : le chemin ascendant à travers les éléments crée et exprime à la fois une hiérarchie intracorporelle et cosmique, du plus matériel au plus subtil.

Cette hiérarchie apparaît comme un chemin, et non comme un empilement statique de niveaux où le charnel serait repoussé dans les profondeurs par des strates supérieures. Elle est appel à une expérience vivante, que chacun pour soi doit accomplir, en acceptant de sortir des jugements de valeur et des normes héritées. La terre et l'enracinement, l'eau et la métamorphose, le feu et la régénération, l'air et le souffle, le ciel et la transcendance sont les stations d'un pèlerinage à travers le microcosme au cœur duquel on rencontre l'universel.

La Chine, dit Jean-Marc Kespi, c'est l'« autre » : l'autre de nous, Occidentaux, mais aussi l'autre de l'Inde, un Orient différent, qui dit autrement le corps, et nous en apprend ainsi de nouvelles harmoniques. Délaissant les équivalences convenues

entre éléments matériels et parties ou fonctions du corps — qui ont fait l'objet de nombreuses publications —, l'auteur parle d'emblée la langue spécifique d'une Chine qui dit en termes de cosmologie ce que nous disons en termes de théologie ou de métaphysique. Il est question ici du monde comme territoire, administré par un centre, et du corps comme empire ordonné — tout à coup, on se souvient de la parenté étymologique entre « organe », « organisation », « organisme »... Cette symbolique de l'espace et du pouvoir, ne cédon pas à la tentation de la scléroser en la commentant : elle est *tao*, et *tao* signifie d'abord « voie » ou « chemin ».

Ainsi sommes-nous toujours reconduits à cette image des « chemins du corps » : un corps qui chemine à l'intérieur des éléments du cosmos, et qui vit de leur vie ; mais aussi un corps-chemin, lieu de passage par lequel le ciel extérieur devient ciel intérieur.

Y. T.-M.

NOTE

1. *Chândogya Upanishad*, VIII, 1, 3.